

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 27 AOUT 1898.

No. 188

SOMMAIRE:

Un anniversaire, *La direction* — Raymond
Préfontaine, *Vieux-Rouge* — Finances
provinciales, *Libéral* — A propos de
journalisme — Coton et sucre — La
Religion en Angleterre, *Jean Laroc-*
que — POÉSIE: Tristesse des ar-
bres, *Maurice Rollinat* — Margot,
Jules Claretie.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

UN ANNIVERSAIRE

Avec le présent numéro du RÉVEIL se termine la quatrième année de l'existence du journal et la neuvième de la fondation du *Canada-Revue*. C'est toujours avec une grande satisfaction que nous célébrons ces anniversaires, car nous avons démontré que le fanatisme religieux déchainé contre nous par la calotte, n'a pas réussi à nous détruire, malgré tous les efforts que l'on a faits. Les neuvaines solennelles imposées aux élèves dans les communautés n'ont pas mieux réussi que les persécutions.

Naturellement la lutte a été rude, et parfois il nous est arrivé de passer quelques semaines sans publier, mais durant les quatre années qui se sont écoulées, nous n'avons perdu que vingt numéros, et nous sommes convaincus que si tous nos abonnements avaient été payés en temps opportun, ces accidents ne seraient pas arrivés.

Aujourd'hui nous sommes plus confiante que jamais dans l'avenir du journal, et nous remercions bien sincèrement nos abonnés de leur fidélité constante à la cause du RÉVEIL, et nous les prions en même temps de continuer leur propagande en faveur du journal.

LA DIRECTION.

RAYMOND PREFONTAINE

N'est pas populaire qui veut et, parmi ceux qui le deviennent, peu le sont autant qu'ils le voudraient. La Popularité est une hargneuse déesse : pour arriver à son cœur, il faut des titres que l'on ne cueille pas comme les genêts le sur les routes faciles.

Quelle fée est venue souhaiter le bonheur à notre maire, à son arrivée dans cette vallée terrestre, nous l'ignorons ; elle devait être bien puissante, ou son protégé à tous égards prédestiné, car nous connaissons dans notre milieu peu d'hommes qui, d'étape en étape, aient eu, plus que lui, le rare don d'être sans cesse l'homme de son temps et le favori des siens.

On fête actuellement le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la vie politique. Tous, libéraux et conservateurs, Saxons et Latins, Sudistes et Nordistes s'enlèvent pour célébrer cet événement. Et, comme on nous le faisait remarquer, s'il est rare qu'un monument soit élevé à un homme de son vivant, il est guère aussi fréquent de fêter pareil anniversaire, quand il s'agit de quelqu'un que les jeunes considèrent encore, et à bon droit, comme un des leurs.

Nous avouons ne pas nous rappeler pareil fait ; nos annales n'en relatent pas.

* *

M. Préfontaine a débuté dans la politique ; toutefois il nous plait de l'étudier d'abord comme échevin. Montréal a un gouvernement d'envergure provinciale ; son budget et son jeu administratif laissent dans la pénombre bien des provinces, tant de droite que de gauche, et il semble que

c'est bien aborder notre sujet que de commencer comme nous le faisons.

Il était de mode, autrefois, de tenir Montréal emmailloté, d'entraver plutôt que d'activer son essor. On appelait cela de la prudence ; ce n'était, à la vérité, que du vieux jeu. Les édiles, très experts à jongler avec des règlements, sinon caducs pour le moins rétrogrades, ressemblaient à ces obstinés d'antan qui cherchaient la quadrature du cercle quand l'eau manquait dans les citernes.

Il fallait du sang nouveau. Le quartier Hochelaga en fournit le premier jet dans la personne de M. Préfontaine. Ce n'était pas mince tâche que celle qui se présentait alors à lui. Il avait d'abord à lutter contre une routine sanctifiée par les ans et contre une majorité ennemie de l'Est.

De cette date marque ce qui a été la base du programme du maire actuel : ne rien négliger pour abattre les toiles d'araignée et, comme le disait un personnage historique, sortir des finasseries de la légalité pour rentrer dans le droit. Comme couronnement se manifesta dès lors chez M. Préfontaine ce profond et persistant dévouement pour Montréal-Est qui lui doit tant.

Montréal-Est ! C'est presque l'alpha et l'oméga de sa carrière échevinale, et cette gare Viger dont il vient de nous doter, n'est encore qu'un jalon sur la route au haut de laquelle nous voyons, déjà, ces vastes bassins de radoub, ces gigantesques entrepôts, ces milliers d'habitations nouvelles ou restaurées qu'il aura, par son opiniâtreté, gagnés à la région française de la métropole.

On n'aime pas moins la France parce qu'on est de Paris. Aussi notre maire a-t-il songé à tous les quartiers quand c'était

de bon aloi. L'excellent service de tramway, notre éclairage électrique actuel, l'asphaltage de nos voies principales, l'élargissement de quelques autres, tout cela porte son cachet.

Directement ou indirectement, il a vu à tout. Quelquefois on a, en certains quartiers, voulu lui prêter des collusions, mais à quoi cela a-t-il abouti ? A son élection comme maire, sans l'ombre possible d'un adversaire.

Il a été le Haussman de la ville en général, et une vraie Mascotte pour l'Est. C'est surtout à l'éclosion des derniers projets que cette partie de la ville le constatera en plein. Déjà la propriété est à la hausse de ce côté, déjà la construction s'avive. Ce n'est cependant que l'avant-coureur.

Encore à notre maire, le mérite d'avoir réussi à applanir toutes les difficultés qui empêchaient le Grand Tronc de venir élever dans le centre de la ville des bureaux généraux, qui seront un monument architectural de plus, et dont la construction donnera de l'ouvrage à des centaines d'ouvriers.

Les ouvriers ! Ah ! voilà bien la classe qui connaît M. Préfontaine Comme elle va instinctivement à lui quand il y a souffrance, injustice, projet de réforme. Qui touche au maire, touche à l'ouvrier, c'est de vérité courante. L'inverse n'est pas moins vraie. Ce sont d'ailleurs les ouvriers d'Hochelaga qui ont été ses meilleurs et plus constants partisans ; ce sont ceux de la cité entière qui, les premiers, l'ont poussé à la mairie.

Au Conseil, les échevins Canadiens-Français n'ont pas toujours compris et suivi l'homme qu'on a si bien appelé, un jour, le premier ministre de Montréal.

Que voulez-vous Tout corps d'armée a ses traînards qu'en fin de compte la tête abandonne.

Mais ces moments de mauvaise humeur n'ont pas duré plus que de mesure, et finalement tout allait assez bien quand des intérêts primordiaux étaient à la cible.

L'harmonie règne entre les différentes races dans notre monde municipal — un autre titre pour notre homme ; il traite de pair à compagnon avec les magnats de chemins de fer et active la construction du Lac Supérieur et Atlantique ; on le trouve dans toutes les grandes entreprises ; sa collaboration est recherchée par les groupes d'affaires les plus exclusifs ; son bureau d'avocat, que dirige M. St-Jean, est l'un des plus importants de la métropole ; il a métamorphosé Ste-Agathe, du jour au lendemain ; bref, si le don d'ubiquité a été fait à quelqu'un, c'est bien à Raymond Préfontaine, avec deux heureux auxiliaires : une bonne santé et une bonne humeur constantes.

Celle-ci résiste aux terribles assauts de ces fastidieuses entrevues que chaque jour amène, où chacun apporte son boniment, se plaint, supplie ou, ce qui est le pis, offre des panacées pour la réforme de tous les griefs municipaux. Notre maire en voit, en entend de belles.

Il a dû parfois, en écoutant quelque rêveur lui enseigner la recette du bien-être des masses, il a dû se rappeler cette anecdote que Jules Simon rapporte quelque part.

Un jour, un quidam alla trouver le ministre des finances de Louis XVIII :

— Monseigneur, lui dit-il, j'apporte dix millions à l'Etat.

— Grand merci ! répondit le ministre en toisant le personnage vêtu comme le

neveu de Rameau aux plus mauvais jours ; mais le roi ne trouvera pas mal que sur les dix millions vous preniez dix écus pour vous acheter une culotte

Bref, M. Préfontaine a sorti Montréal de la routine, et en nous le donnant pour maire nous n'avons fait que couronner une œuvre, à laquelle il manque encore, il est vrai, la complète reconnaissance de notre autonomie municipale. Nous ne voulons pas être tenus en tutelle par la législature. Nos intérêts sont en sécurité dans nos propres mains.

Grâce à la charte nouvelle, grâce surtout aux combats incessants de M. Préfontaine, l'autonomie sera bientôt un fait accompli, et cet homme pourra alors se consacrer plus largement à son parti, qui le désire, l'attend impatiemment.

* * *

Il est l'homme de la situation. Sa popularité remarquable, le profond prestige dont il jouit dans le parti et le monde des affaires, sa connaissance intime de la politique et des choses administratives, tout le désigne pour la place de chef dans la province et plus particulièrement dans le district.

Ce sera assurément le salut du parti. Le mal accompli est grand, les imprudences nombreuses, les injustices criantes ; cet édifice qui paraissait si fort le 24 juin 1896, a été ébranlé par des gens qu'on avait droit d'attendre tout autre chose. Mais la cause n'est pas irrémédiablement perdue ; les libéraux peuvent parodier les paroles de Dumas fils au lendemain de Sedan et s'écrier :

“ Comme nos malheurs seraient vite réparés, si nous avions seulement six mois de sagesse et de raison. ”

Ils doivent ajouter : “ Et un vrai chef, un chef qui ait notre confiance ! ”

M. Préfontaine est dans la politique depuis vingt cinq ans ; il a été mêlé à tous les mouvements de son parti ; peu de comités qu'il n'ait parcourus ; il a pris part à tous les débats importants ; depuis ses débuts il a été de l'état-major et cependant, pour nous ce n'est que d'aujourd'hui que va commencer sa vraie carrière politique. Des hommes comme lui ne sont qu'en autant qu'ils occupent le premier rang.

Il ne nous appartient pas de dire par quelle porte le maire de Montréal doit entrer dans le cabinet, mais nous sommes certainement les interprètes des orthodoxes du parti en déclarant qu'il doit être appelé à aviser sa Majesté.

Et cela le plus tôt possible.

VIEUX ROUGE.

A NOS LECTEURS.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs, qui ne conservent pas la file du *REVEIL*, de bien vouloir nous renvoyer le No 185.

LA DIRECTION.

FINANCES PROVINCIALES

La semaine dernière nous disions un mot de nos finances provinciales. Depuis la publication de l'état officiel des dépenses et des recettes pour l'exercice finissant le 30 juin 1898 est venu confirmer nos vues. Afin de faire bien saisir la marche des affaires, nous allons mettre en regard les dépenses pour les deux exercices de 1897-98 et 1892-93. On ne saurait trouver de meilleur terme de comparaison. Dans les deux cas nous avons un gouvernement fraîchement arrivé au pouvoir après avoir fait les plus solen-

nelles promesses de rétablir l'équilibre dans les finances par l'économie. Dans les deux cas le trésorier a eu le temps de dégrever son budget de toutes les dépenses attribuables à l'exercice précédent, c'est-à-dire à l'administration de son prédécesseur. La comparaison est donc juste pour les deux partis, tandis que le résultat du dernier exercice doit montrer les affaires de la province sous le jour le plus favorable.

Voici donc cet état

DEPENSES	1897-98	1892-98
Dette publique.....	\$1,591,177	\$1,445,081
Législation	210,910	199,769
Gouvernement Civil.	282,585	251,908
Administration de la Justice.....	618,379	583,409
Instruction publique.	484,260	384,960
Agriculture, Immigration et Colonisation	807,476	201,338
Travaux et Edifices publics :		
Ordinaire.....	127,483	104,528
Extraordinaire....	50,683	238,264
Institutions de bienfaisance, y compris les asiles d'aliénés...	389,375	355,725
Services divers.....	388,429	425,597
Total	\$4,351,778	\$4,190,522
Remboursement de dépôts de garantie de chemins de fer....	237,471	240,405
Rachat de la dette et prime (conversion).	738,676	1,000,000
Fonds en fidéicommis	33,675	13,147
Subsides de chemins de fer et Construction du chemin de fer Q. M. O. & O. .	199,144	850,455
Dépenses Totales	\$5,560,246	\$6,342,561

Le fait important dans cet état c'est que les dépenses ordinaires qui étaient de \$4,190,522 durant la première année du régime Hall se sont élevées à \$4,354,778 durant l'exercice qui

vient de se terminer. En 1892-93, les recettes ordinaires, y compris les taxes imposées par M. Hall étaient de \$4,834,654, de sorte que cette année là il y avait un surplus réel, avec lequel on pouvait payer une partie des dettes de la province telle que le dépôt de garantie de chemins de fer. Cette année les recettes ordinaires ne sont plus que de \$4,112,547, laissant un déficit de \$240,000 en chiffre ronds, dont le montant devra s'ajouter avec celui des dépenses extraordinaires, à notre dette et par là augmenter encore les charges qui pèsent sur notre budget.

Or, bien que le montant des subsides aux chemins de fer ait été réduit à \$198,000 et que les dépenses pour travaux publics dites extraordinaires aient été réduites de \$238,000 à \$50,000, l'écart entre les recettes et les dépenses totales, non compris les emprunts et les rachats d'emprunts est comme suit :

Dépenses..... \$4,821,570.
Recettes..... 4,172,423.

Déficit à ajouter à la dette \$ 649,147.

Voilà la situation véritable, malgré une réduction de \$640,000 sur les dépenses pour chemins de fer et travaux publics extraordinaires.

Cette situation, nous le répétons, demande un remède. L'économie dans l'administration ne saurait être ce remède.

Nous admettons que M. Marchand en 1897-98 comme M. Hall en 1892-93 a voulu faire tout ce qui lui était possible de faire pour augmenter les revenus et diminuer les dépenses, afin d'arriver avec un résultat satisfaisant.

Or, que voyons-nous dans l'état ci-dessus ? Les dépenses sous le titre de législation qui étaient de \$199,769 en 1893 ont augmenté à \$210,910 l'an dernier ; celles pour le gouvernement civil de \$251,908 à \$282,585 ; celles pour l'administration de la justice de \$583,409 à \$618,379 ; celles pour l'entretien des travaux publics de \$104,528 à \$127,000. L'intérêt sur la dette, lui, a augmenté de \$150,000, et il ne saurait diminuer. Le gouvernement va-t-il conti-

nuer à diminuer les dépenses pour l'agriculture ? Se propose-t-il de réduire l'allocation pour l'instruction publique ? Vaudrait aussi bien abdiquer immédiatement et abolir la Législature de la province de Québec pour remettre notre avenir entre des mains plus courageuses.

Et si nos gouvernants n'en sont pas rendus là, qu'ils reconnaissent franchement qu'il leur est impossible de rétablir l'équilibre dans les finances avec les ressources actuelles, que l'économie administrative est un beau rêve irréalisable.

Mercier avait prévu la nécessité de nouveaux impôts ; les Conservateurs ont été obligés d'y avoir recours, et cependant on sait que le peuple leur donnait le titre de "gouvernement de peignes." Que va faire M. Marchand ?

Saura-t-il comprendre que la province de Québec plus que tout autre a besoin d'une politique de progrès ou bien va-t-il abandonner son programme d'amélioration de l'instruction publique, d'enseignement agricole et industriel ?

Nous sommes obligés de reconnaître qu'il ne déploie pas souvent l'énergie de lion dont il s'est vanté d'être le possesseur.

LIBERAL.

A PROPOS DE JOURNALISME

Autrefois le *Canard* faisait rire ses lecteurs en faisant un petit recueil des bourdes de toutes sortes qui paraissaient dans les journaux quotidiens. Aujourd'hui, notre journal humoristique paraît avoir abandonné cette tâche. Le fait est que, bien qu'il ait agrandi son format, il ne pourrait plus suffire à reproduire tout ce qu'il s'imprime de sottises dans les grands journaux, ainsi qu'on est convenu de les appeler. Du reste, ce serait monotone. On dirait que la bêtise règne en permanence dans les bureaux de reportage.

Ce n'est pas seulement par le fond de la pensée et des observations que l'on veut être bête ; il a fallu encore avoir recours à la gravure, à tel point que les rapports de certains crimes célèbres ressemblent à première vue

aux réclames d'un fabricant d'ustensiles de cuisine ou de charcuterie — réclame dont ils partagent la fadeur et les formules baroques.

Pourtant on voudrait nous faire prendre ces journaux à sensation pour les pionniers du progrès. En réalité ils ne sont que de tristes imitateurs des procédés des feuilles américaines dont le type se retrouve à une époque assez reculée, mais qui n'ont jamais pu conquérir l'estime publique, essentielle à tout succès durable.

Nos journaux Montréalais se sont laissés entraîner à imiter ces tristes modèles par la passion d'augmenter la circulation que l'on confond trop souvent avec l'influence et la prospérité. Ils se sont déconsidérés à tel point dans l'esprit des classes dirigeantes que beaucoup de maisons d'éducation ne veulent plus en permettre la lecture à leurs élèves, par crainte de gâter irrémédiablement leur goût. Que faut-il dire de plus !

Si nous faisons ces remarques c'est que nous croyons le moment opportun.

Certaines réductions de dépenses qui se sont imposées dans les bureaux des journaux dont nous parlons semblent indiquer que la publication de vignettes représentant un marteau, une pompe à bière ou un bâton de policeman, ou la reproduction des lettres amoureuses de Tom Nulty qui ne savait pas écrire n'ont pas plus ajouté à la prospérité de ces journaux qu'elles n'ont augmenté la réputation des rédacteurs.

Il faut donc toujours en venir à cette vérité élémentaire que pour faire un bon journal il faut un bon journaliste. Jusqu'ici, on s'est plu à répéter que le journalisme n'était pas une carrière au Canada, ce qui est pourtant la première condition pour avoir des journalistes.

Jadis, tout s'expliquait parce que le journal, organe politique avant tout, était une succursale de l'administration et servait à caser ceux qui avaient des titres et ne pouvaient trouver à s'employer au service de l'état.

La venue du "journalisme jaune" à Montréal n'a pas amélioré la carrière. L'état de service ne compte pour rien dans ces journaux : l'intrigue remplace le travail ; l'exaltation, la frénésie rem

place le talent. Nous savons qu'il y a d'honorables exceptions et nous ne voulons pas être personnel.

Mais nous croyons avoir indiqué aux propriétaires de journaux pourquoi leurs recettes et leur influence n'augmentent pas en proportion des dépenses et de la circulation.

TRISTITIA.

COTON ET SUCRE

Le tarif que les ministres bleus-rouges nous ont donné continue à faire ses preuves.

Il devait nous débarasser des combines et les journaux viennent de nous apprendre que la Dominion Cotton Co., et la Cie. de Montmorency viennent de s'amalgamer, de sorte qu'il n'y aura plus à l'avenir de concurrence sur le marché canadien pour les cotons jaunes, le vêtement du pauvre. Mais en retour les actionnaires de ces compagnies ont vu leur stock monter de plusieurs points.

De même pour le prix du sucre montant sur toute la ligne, et cela quelques jours seulement après qu'une raffinerie venait de donner congé à ses employés sous prétexte que le marché était encombré.

A ce propos le *Herald*, organe officieux, semble entrer dans une grande colère. Il reproche aux sucriers d'être entrés dans une conspiration pour empêcher le consommateur canadien de profiter du tarif préférentiel et il le menace d'une enquête dont ils auraient tout à craindre.

Il faut comparer cette attitude avec celle de l'hon. M. Fielding, qui disait que "la vigilance est le prix de la protection," pour en comprendre la signification.

C'est du chantage.

Ou bien le réel soit que les raffineries profitent indûment du tarif actuel et il devrait en demander la modification de manière à empêcher pareil abus à l'avenir.

Ou bien il devrait se taire.

Son attitude actuelle ne peut s'interpréter que comme une tentative d'obliger les raffineurs à partager.

En somme c'est du propre. Nous savions déjà par la voix autorisée de M. Chamberlain que le tarif différentiel sur le sucre avait été adopté à la demande du gouvernement impérial qui veut que les Canadiens fassent des sacrifices pour soulager les nègres de la Jamaïque, alors que les Anglais ne veulent pas en faire pour leur propre colonie. Maintenant nous voyions que ni les Indes Anglaises, ni le consommateur canadien ne bénéficieront de la réduction partielle du tarif.

Le Canada perdra tout simplement une partie de ses revenus pour le plus grand bien du syndicat des raffineurs.

A quand la prochaine réforme ?

FRANC LIBERAL.

La Religion en Angleterre

A la suite de la lutte contre Napoléon, qui, m'ont assuré des vieillards du comté de Hereford, leur avait fait manger des orties, l'Angleterre se trouva plongée dans un affaissement moral égal à son épuisement matériel ; mais depuis lors le développement de l'Eglise, en richesse, en savoir, en moralité, a suivi, et en grande partie précède les autres progrès sociaux.

Si l'on doit juger de la valeur morale d'une Eglise par l'empressement de son prosélytisme, il est incontestable qu'aucune confession chrétienne, à notre époque, ne fait plus d'efforts pour les progrès de la civilisation, et, disons-le, des produits anglais... Sur tous les continents, et dans toutes les îles, le missionnaire anglais ouvre la route soit au commerce, soit aux armées. Il existe à Londres, dans Blackfriars, une Société Biblique qui fonctionne depuis 1804. Elle possède environ treize cents succursales en Angleterre ; elle en compte le même nombre au Canada, quatre seulement en Ecosse, et deux en Irlande. Elle avait déjà, il y a dix ans, époque à laquelle j'ai relevé ces chiffres, débité près de quatre-vingt millions d'exemplaires, entiers ou partiels, de la Bible juive ou chrétienne, en éditions de tous formats et de tous caractères, y compris celle pour les aveugles, que ceux-ci li-

ent à haute voix dans leurs coins accoutumés pour attirer les aumônes.

J'ai vu, à Bristol, un de ces aveugles confortablement établi avec ses coussins et sa grande Bible imprimée en relief, dans une niche de pierre qui date de l'époque romaine. Il paraît savoir par cœur tout son texte, et le récite avec le ton et la gravité d'un clergyman dans son église. . aussitôt que l'enfant qui guette auprès de lui signale l'approche d'une lady ou d'un gentleman. Cet aveugle, que sa femme installe le matin et vient chercher le soir, m'a paru très bien dans ses affaires.

La grande moitié de ces Bibles est naturellement en langue anglaise ; le reste appartient ou du moins appartenait il y a dix ans, — le nombre a dû s'en augmenter depuis, — à cent quatre vingt-dix-neuf langues différentes. Je recommande spécialement au choix éclairé du lecteur les éditions en *mic-mac*, en *curaçao*, en *objibwa*, en *muskokoe*, en *mpongwe*, en *oujjuyuni* ; et celles en *gnrumkhu*, en *canyacubja*, et en *bghaikaren*, langue très sacrée de l'empire birman, ne doivent pas non plus manquer de charme.

En vain fuyez-vous les prédicateurs que vous voyez le soir monter sur une borne d'église et s'égosiller pendant une heure au milieu d'une foule béante. Il n'est pas d'asile si retiré où quelque gentleman en gants noirs, quelque dame au costume sombre, ne vienne vous relancer pour vous remettre de petits traités de morale religieuse, où l'on vous appelle *mon ami*, et vous prie de les lire en vue de votre salut. La partie dogmatique de ces petits traités inoffensifs n'est généralement pas très forte ; elle se résume en ces deux points : croire au Christ et à la Bible. De l'Évangile rarement est-il question, mais la Bible juive est universellement considérée comme l'abrégée de la sagesse humaine.

Affaire de sentiment plutôt que de raison. On ne discute pas la Bible, mais on chante les psaumes. Le grand poète populaire des Anglais, ce n'est pas Woodsworth, ni Byron, ni le savant théologien politique Milton, ni même l'infini Shakespear : c'est David. L'Angleterre doit à David ses libertés politiques ; l'Écosse, ses franchises religieuses.

Il existe en Angleterre une Société, placée sous le patronage de la Reine (je puis certifier le fait, quoique bizarre), dont le fait est de faire entendre au peuple anglais qu'il n'est autre qu'Israël et ses dix tribus rendues à la lumière, après avoir été longtemps ensevelies dans les sables de l'histoire. Les Afghans ont la même prétention, et ce qui s'est passé récemment à Caboul prouverait qu'ils ne sont pas prêts à se laisser israélitiser à l'occidentale. Un certain jour j'eus la curiosité d'assister à une conférence faite sur ce sujet par un colonel de l'armée anglaise, dans le quartier populaire d'une grande ville industrielle. La salle était tapissée d'écriteaux portant des versets de la Bible. Je dus, en entrant recevoir de petits livres appropriés à la circonstance : traités moraux, textes bibliques, chants, et prières. Je tins bon jusqu'au moment où l'orateur, devant son auditoire grave et silencieux, s'écria avec emphase :

— On nous demande des preuves historiques comme si la Bible n'était point le premier témoin historique ! Cette illustre descendance du peuple anglais, c'est la Bible elle-même qui nous le déclare ; et je vais vous prouver qu'il n'y a pas un mot dans la Bible qui ne soit rigoureusement historique, pas un mot ! *not a word*.

La renaissance des études classiques et la vigoureuse poussée des recherches historiques qui sont l'un des honneurs du XIX^e siècle, ont produit leurs effets, en Angleterre, à la fois sur le dogme et sur le culte, mais par trois voies et avec trois résultats bien différents.

Les uns se sont principalement attachés au sens. Ils ont étudié le christianisme à la lueur de la religion universelle. Ils ont conservé le formulaire établi, parce que l'Anglais ne détruit jamais la forme ; mais ils se sont réservé le droit des interprétations les plus larges. Aussi s'appellent-ils *Latitudinaires* Large Eglise (*Latitudinarians, Broad Church*). Le célèbre doyen Stanley qui est parvenu à faire de l'abbaye de Westminster comme le sanctuaire national de la science unie à la religion, et qui n'a pas craint d'y donner la parole au professeur Max Muller pour le développement d'idées religieuses anté-

rieures au judaïsme, enterre lui-même, dans les paroles que je vais citer, la vieille théologie chrétienne avec une parfaite aisance, et sans lui faire l'honneur d'un monument sous son parvis.

— Qui de nous professe encore la croyance, autrefois universelle dans le royaume du Christ, qu'à moins d'une intervention d'en haut, nul être humain non régénéré par l'eau du baptême ne pouvait être sauvé ? Qui de nous admet encore que l'enfant innocent, s'il n'a reçu le baptême, est condamné à une réprobation éternelle ? Que sont devenues les querelles infimes des protestants du XVII^e siècle, relativement aux doctrines de la prédestination et de la justification ?

Dites-moy où n'en quel pays

ont disparu les controverses qui divisèrent les presbytériens en Aurghers et anti-Burghers. Qui parle encore de la double procession et de la lumière du Mont-Thabor, terribles problèmes qui ont mis à feu les Eglises d'Orient et d'Occident ? Tout cela est mort et enterré. Cependant la religion a survécu, et les discussions puériles de notre temps ne prévaudront pas davantage contre le principe supérieur qui est en elle."

Il est juste de le reconnaître : les diverses sectes britanniques sont toutes imprégnées, les unes envers les autres, de la plus grande tolérance, "indifférence," se croira peut-être autorisé à penser quelque sceptique

M. Escott raconte dans son beau livre sur l'Angleterre une anecdote qui peint très bien le *modus vivendi* actuel de l'Eglise officielle et des dissidents, et qui prouve en même temps quelles faibles raisons déterminent beaucoup de personnes à faire partie d'une congrégation plutôt que d'une autre.

Dans l'un des districts de l'Ouest de l'Angleterre où l'on rencontre le plus de dissidents, — c'est, en effet, sur les imaginations celtiques de Galles et de Cornouailles que les doctrines enthousiastes de Wesley et de Whitfield ont agi le plus puissamment — le recteur d'une paroisse demandait à une dame à laquelle il rendait visite, si elle ne négligeait pas un peu ses devoirs religieux ; car depuis longtemps il ne la voyait pas à l'église.

— C'est que je vais à la chapelle, répondit la dame.

— Ah ! c'est différent, répartit le prêtre, et je suis charmé de l'apprendre ; j'aurais vivement regretté votre indifférence à cet égard.

Trois mois après, il la rencontra et lui dit, après les compliments d'usage :

— Vous allez toujours régulièrement à la chapelle n'est-ce pas ?

— Mais non, répondit-elle. Je n'y suis pas retournée.

— Est-il possible ? Et pourquoi cela ? Ce que vous me dites m'afflige beaucoup, en vérité

— Vous ne m'avez donc pas vue ? reprit-elle en souriant. Je suis allée à l'église tous les dimanches depuis votre dernière visite. Ne vous voyant pas trop irrité de ce que j'allais à la chapelle, j'ai voulu vous entendre une fois, et depuis j'ai continué.

Pouvoir de la tolérance diront les uns ; de l'indifférence diront les autres. Lesquels auront le plus raison ?

La simplicité de la croyance religieuse s'était réfugiée dans la chapelle des sectes dissidentes. Elle y est suivie par son ennemie mortelle, la science positive, qui l'y détruira. J'ai reçu les douloureux aveux d'hommes probes, membres respectés de leurs congrégations, directeurs de consciences autant que le permettait les principes de leur secte. Ces hommes avaient été nourris dans une foi qu'ils respectaient, à laquelle leur mère et leur aïeule s'étaient fiées, pour laquelle leur ancêtres, au siècle d'auparavant, avaient souffert... Mais eux-mêmes avaient lu, avaient appris, avaient pensé... Ils ne croyaient plus à la sainteté du Livre, à la vérité de la Légende ; et cependant ils continuaient à enseigner ce qu'ils ne croyaient plus. C'était pour eux une grande torture morale.

Car, bien que le dogme occupe bien peu de place dans leur croyance, l'attachement des Anglais à leur secte religieuse est ordinairement sincère. J'ai vu une veuve, sans fortune, entourée d'enfants et de vieux parents, qui s'était laissée entraîner au High Church, y éprouver des répugnances telles, qu'elle revint à son point de départ, au Low Church, et par là perdit ses élèves

de la première confession, qui seules la faisaient vivre. C'était une dame de grand sens, très instruite, parlant plusieurs langues, d'un esprit assez libre pour s'intéresser aux interprétations les plus hardies des mythes chrétiens... sur le terrain scientifique.

Quelques indifférents arrivés au scepticisme, appartiennent à plusieurs Eglises, se montrent tantôt chez les quakers, tantôt chez les indépendants, et un autre jour chez les unitariens. C'est dit-on, un moyen d'étendre leur clientèle. Le cas est rare.

D'autres, assaillis de doutes, quittent franchement leur congrégation pour entrer dans une autre dont la doctrine est plus large ; mais le démon scientifique les y poursuit, et leur conscience, dans le combat qui se livre entre la formule fétichique et la pensée vivante et créante, n'a pas de trêve.

La division des sectes est, d'ailleurs, plutôt sociale et politique que religieuse, et comme les passions sociales et politiques se sont graduellement atténuées et que toutes ces organisations diverses ne sont au fond que les membres d'une ligue pour la conservation de la force aux mains où elle réside, il règne entre elles la plus magnanime tolérance. On en voit la preuve dans la complaisance avec laquelle les journaux du samedi annoncent pêle-mêle, sans acception de confessions, les prédications du lendemain. Aux noms des églises ou des chapelles, ou même des conventicules laïques, et à ceux des prédicateurs ils ajoutent souvent l'indication du sujet qui sera traité. Or, parmi ces sujets, à côté de propositions politiques des plus hardies, de thèses religieuses ou anti-religieuses d'une singulière audace, ou de dissertations plus ou moins compétentes sur tel ou tel point des sciences physiques, on rencontre des données théologiques ou morales absolument fantaisistes, telles que celles-ci : " La vertu est-elle compatible avec le Christianisme ? " ou " Lilith, la première femme d'Adam."

Cette tolérance se manifeste à l'égard des Catholiques et des Juifs eux-mêmes, et de part et d'autre il semble que les haines soient dissipées et les rancunes effacées. Depuis surtout qu'au

sein de l'Eglise évangélique, à Oxford, 1820-1840, s'est formée, autour du Docteur Pussey, cette nouvelle phalange à la tête de laquelle parurent John Henry Newman et Manning, aujourd'hui cardinaux de l'église romaine, l'historien Froude, Keble, Gresley, Faber, Churton, Palmer, Perceval, et qui, reprenant la critique des doctrines du IIIe siècle, remit en honneur le culte des saints, la confession auriculaire, l'idée de la régénération par le baptême, celle même du purgatoire... une liaison dogmatique s'établit entre le protestantisme savant et la vieille Eglise.

Aussi ne fut-on pas trop surpris de voir un protestant, qui en sa qualité d'Écossais, entendait rester politiquement protestant, indépendant de Rome, s'adresser néanmoins au Pape, comme au chef spirituel de la Chrétienté, dans un *Appel* où il adjure Pie IX de prendre en mains la cause du droit international outragé au nom de la Force, et de restituer le principe de la justice dans le monde. Le cardinal Manning, que ses condisciples d'Oxford persistent souvent à appeler le docteur Manning, figure constamment à côté des hauts dignitaires de l'Eglise protestante, dans les diverses associations qu'il patronne, notamment dans celles qui ont pour objet l'enseignement de la tempérance, dont il est un grand adepte, en sa qualité de teetotaler.

Cependant on ne peut nier que de très grands efforts pour la conservation du protestantisme anglican dans sa pureté ne soient faits encore aujourd'hui par certaines sectes non conformistes, dont les plus importantes sont les Wesleyens, les Indépendants, les Baptistes et les Presbytériens. Ces trois dernières sectes jouissaient déjà, avant le développement de la doctrine des frères Wesley, d'une prérogative qu'elles gagnèrent par la part active qu'elles prirent à la révolution qui plaça sur le trône d'Angleterre la maison de Hanovre. En reconnaissance de ce service, on leur accorda par Charte royale, le droit d'accès près de la personne du Souverain, c'est-à-dire la reconnaissance officielle.

Vers la fin du siècle dernier une partie des presbytériens ayant embrassé les doctrines du

Socialisme et formé la congrégation des Unitariens, perdirent ce privilège ; Lord John Russell le leur a fait restituer.

Les frères Wesley, qui ont laissé le souvenir de véritables apôtres nouveaux, ont créé une organisation indépendante de l'Eglise constitutionnelle, et qui tient à la fois de l'idée protestante par son principe démocratique, et de l'idée catholique par son culte et par son système — par sa *méthode*, comme parlent ses adhérents, appelés, de ce chef, *methodistes*.

L'Eglise Wesleyenne, — qui mérite réellement ce titre d'Eglise dans le sens que nous y attachons, — est régie par une autorité centrale dont les décisions sont sans appel, par une autorité qu'à Rome on appellerait infallible.

La *Conférence*, c'est le nom qu'elle se donne, se compose de cent ministres. Elle ne fait ordinairement que sanctionner les actes d'un certain nombre de ses membres réunis pour traiter les matières ecclésiastiques.

Les affaires du *circuit*, ou groupe de congrégations voisines, sont réglés par des assemblées trimestrielles où des laïques, au nombre de vingt à soixante, se réunissent aux pasteurs de la circonscription.

Les bienfaiteurs laïques des congrégations et les professeurs en font partie de droit. Ces assemblées administrent les revenus, payent les émoulements des ministres, présentent les ministres aspirants.

Les synodes de district connaissent à la fois des matières économiques de plusieurs circuits et de l'administration pastorale et spirituelle. Pour les questions financières, ils s'adjoignent deux membres laïques par circuit.

Les questions financières d'intérêt commun, notamment l'emploi des sommes destinées à la création d'écoles et à l'entretien de missionnaires, sont soumis au contrôle de Comités administratifs spéciaux.

Aucune mesure définitive n'est prise à l'égard d'une quelconque des congrégations sans l'approbation de la Conférence, dont les membres sont élus par tous les pasteurs.

Dans la règle stricte l'aspirant au sacerdoce doit être désigné par la voix publique à l'atten-

tion du *meeting* trimestriel de son circuit et avoir fait ses preuves comme prédicateur. Ce qui suppose pour les postulants une sorte de volontariat pastoral et entièrement libre.

Sur la recommandation du meeting il est appelé devant le jury d'examen du district. Quand il a fourni devant ce jury de nouvelles preuves de ses connaissances théologiques, de sa saine doctrine et de ses talents oratoires, il comparait devant la Conférence, il est admis dans un des collèges de la communion, Richmond, Didsbury, ou Headingley, où il passe trois mois à titre d'essai, puis, s'il y a lieu, trois années. Il n'est élevé au sacerdoce qu'après de nouveaux examens.

Les jeunes pasteurs n'exercent ensuite pendant trois ans les fonctions du ministère qu'à titre provisoire, et ce n'est qu'après ces trois années d'exercices qu'ils reçoivent l'ordination. Même après qu'ils sont ordonnés, ils ne deviennent ministres que s'ils y sont appelés par une congrégation. Ils ne peuvent enfin occuper que trois années le même siège.

L'objet de cette dernière règle est d'empêcher que les congrégations ne se séparent de la direction commune ou ne s'immobilisent dans une routine. Elle a l'inconvénient de mettre obstacle à l'établissement de liens spirituels entre le pasteur et son troupeau. Elle fait du ministère une profession.

Ce qu'avait fait Loyola, à l'espagnole, pour défendre l'indépendance et l'unité de l'Eglise contre les intérêts dissolvants et le despotisme des pouvoirs, Wesley le fit, à l'anglaise, pour relever l'intelligence et le caractère national menacés d'écrasement par une classe de privilégiés sans grandeur. L'action considérable qu'il exerça, bien au-delà de cette secte étroite qui s'est perpétuée sous son nom, marque une des phases de la lutte héroïque, multiforme, et à plusieurs actes séculaires dont est sortie la noble nation sans laquelle l'idée de liberté aurait péri dans le monde.

Il ne saurait entrer dans l'esprit pratique d'aucune école ou d'aucun parti, en Angleterre, de rêver une révolution ayant pour point de départ la négation de la divinité de la Bible et

l'abolition des privilèges financiers ; mais, supposé que, le voulant ou non, une telle révolution fût amenée, où seraient, pour l'Angleterre les rudiments d'une nouvelle foi, les bases d'un nouvel ordre ? Ce ne sont même point, à mon avis, MM. Harrisson et Beesley qui les préparent, avec des lambeaux d'Auguste Comte.

Quoiqu'il en soit, ce travail de transformation pratique et morale fait le plus grand honneur à des hommes qui, sous leurs dénominations diverses de secte ou de parti, s'accordent à comprendre que la réforme voulue par chacun doit commencer par soi-même.

C'est ainsi que s'est produit la puissance de l'Angleterre ; c'est par là que s'est édifiée sa liberté politique ; c'est pour cela que nous nous sommes étendu peut-être un peu longuement sur cette question religieuse, question qu'on ne peut, du reste, songer à étudier quand on a accepté la tâche de parler vérité sur le peuple Anglais.

JEAN LAROCQUE.

IL NE TIENT QU'A VOUS

De vous guérir vite et bien si vous avez quelque affection de la gorge et des poumons, usez du BAUME RHUMAL, c'est le seul remède vraiment efficace.

106

POESIE

TRISTESSE DES ARBRES

Arbres ! Grands végétaux, martyrs des saisons
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens,
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez
Le Poète vous aime et vos spleens sont les siens.

Quand le regard du peintre a soif de pittoresque,
C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité,
Car vous êtes l'immense et formidable fresque
Dont la terre sans fin pare sa nudité.

Quand la Foudre et l'Eclair enflent rafale et
Les forêts sont des mers dont chaque arbre est
Et, tous, le chêne énorme et le coudrier
Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.

Alors, vous qui parfois muets comme des
Vous endormez, pareils à des cœurs sans re-
Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pau-
Sous l'horrible galop des éléments sans mors.

L'été, plein de langueur, l'oiseau clôt ses pau-
Et dort paisiblement sur nos vivants hamacs ;
Vous êtes les écrans des herbes et des pierres
Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des

Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires
Aux parfums dont la terre emplit ses encensoirs,
Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires,
Dans un sommeil bercé par le zéphyr des soirs.

Et le Soleil vous mord, l'Aquilon vous cravache,
L'hiver vous coud tout vifs dans un froid
Et vous souffrez toujours, jusqu'à ce que la
Taillade votre chair et vous fauche en sifflant.

Partout où vous vivez, Chênes, Peupliers, Ormes,
Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts,
Je fraternise avec les tristesses énormes
Que vos sombres rameaux épandent par les airs

MAURICE ROLLINAT.

BASE SOLIDE

C'est le succès assuré, légitime, durable, économique. Voilà la base solide de la popularité du BAUME RHUMAL, pour guérir les rhumes et la consommation. Partout 25c.

MARGOT

I

C'était, il y a bien des années, aux heures où il fut de mode pour celles que, dans l'argot mondain, on appelle aujourd'hui les " horizontales de la grande marque, " d'aller, aux jours de fêtes à la Mi-Carême ou au 15 août, visiter les bals de barrières, en costumes de grisette, bonnet de linges et jupon de quatre sous. Margot alors devenait Mimi Pinson pour une soirée et oubliait le cliquot du Grand Seize pour le bol de vin chaud de la Boule Noire.

Et précisément Marguerite, la Marguerite de l'Histoire, comme les autres, prise de cette nostalgie du passé, de cette odeur de la bourbe d'autrefois, que Mme de Maintenon regrettait en contemplant les carpes désolées de son vivier, Marguerite, accompagnée d'une amie, se trouvait un soir de fête carillonnée, attablée devant un saladier populaire, aux grisantes vapeurs de vin blen, dans un bal des boulevards extérieurs, la *Reine Blanche*, en face de deux beaux garçons, ouvriers endimanchés, qui payaient une *tournée* aux deux jolies filles. La curiosité avait amené là la belle blonde et son amie, brunnette aujourd'hui disparue dans l'enlèvement de la gangue parisienne. Le duo féminin avait rencontré ces deux camarades, qui leur semblaient plus galants et plus " distingués " que d'autres, et l'on s'était assis à la même table de bois, ouvriers et fausses grisettes, et l'on devisait de l'air du temps.

L'un des deux ouvriers, celui que Margot trouvait le mieux bâti, garçon de vingt-cinq ans, brun, hâlé, aux mains assez fines, avec de grands yeux doux à la fois et ardents, ne quittait point du regard Marguerite, et quand il lui parlait, lui adressant des questions banales pourtant : " Où travaillez-vous ? Vous avez les mains joliment blanches, vous devez être couturière ! Non ? Fleuriste alors ? Modiste ? " sa voix très mâle tremblait un peu.

Quand il fallut se séparer, l'ouvrier eût comme un mouvement de vrai chagrin. Quoi ! se quitter ! Est-ce possible ? Si tôt ? Comme cela ? Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne suis pas libre, dit Margot. Je demeure chez mes parents. Il faut que je rentre. Seulement, dites-moi où vous demeurerez : j'irai vous voir !

Le beau garçon donna son adresse. C'était tout près de la *Reine Blanche*, à Montmartre.

Une haute maison d'ouvriers donnant sur la Butte. Et là, sous les toits, Jacques Rodon — c'était à peu près son nom — gravait des dessins sur bois pour le *Magasin pittoresque* ou *l'Illustration*. Artisan plutôt qu'artiste. Très pauvre. La première fois que Marguerite, en costume d'ouvrière, frappa à la porte, Jacques lui ayant donné son adresse, une bonne vieille femme, à l'air souriant, vint lui ouvrir.

C'était la mère. Elle n'habitait pas avec son fils, vivait à Pierrefitte en paysanne, chez des parents marseillais qui prenaient ainsi des enfants en sevrage. Le sourire doux de la vieille femme veuve troubla étrangement Marguerite.

La mère lui avait dit, un peu bavarde :

— Est-ce que vous venez réclamer de l'ouvrage de la part de quelqu'un ? C'est que Jacques n'a pas beaucoup travaillé. Il est tout drôle, nerveux, agacé, un peu malade. Tout ça depuis l'autre jour.

L'autre jour, c'était peut-être le jour de fête où le brave garçon avait rencontré la blonde Margot dans un bal du boulevard de Clichy !

II

Jacques parut fou de joie en la revoyant. Oui, c'est en pensant à elle qu'il se sentait onnuyé, préoccupé et *tout chose*. Ces yeux brillants et bizarres de la belle fille lui trouaient la peau. Il revoyait encore ces lèvres rienses qui se trempaient, toutes rouges, dans le vin fumant. Il leur restait après comme une auréole ; elles semblaient avoir bu du sang. Et les jolies mains toutes blanches ! Et les cheveux blonds, ces masses d'or fauve qui luisaient là-bas, aux clartés du gaz !

— Comment, c'est vous !... Ah ! que c'est gentil ! Que vous êtes bonne !

Ils se revirent. Elle venait furtive, heureuse de se s'arracher à la vie de Paris, vers cet humble logis de Montmartre, et elle montait, avec des vivacités de chèvre échappée, au haut de la maison d'où, par la fenêtre du graveur, à travers les capucines grimpanes et les pots de réséda, on voyait le moulin et l'herbe pelée de la Butte.

Margot, redevenue Marguerite, logea là-haut son idylle pendant deux longs mois. Parfois, en s'éloignait pourtant : Jacques avait des appétits de campagne ; il lui plaisait de se promener, par les bois, ayant au bras la jolie fille. Elle choisissait les endroits populaires, ceux où, sans danger, elle pouvait paraître, passer inconnue : on allait à Robinson, on montait dans l'arbre, on dînait dans les branches, on prenait un âne et on

allait du côté de la Vallée aux Loups ou d'Antony, en chantant des chansons au trot de la bête.

Cela l'amusa, Margot. Elle aimait un peu, beaucoup, tendrement — en attendant le pas du tout des Marguerites — ce beau gars qui se donnait tout à elle et l'enlaçait de ses bras puissants. Un soir, comme elle arrivait chez lui, rue Lepic, elle le trouva très fiévreux, un peu inquiet, gai aussi.

— Tu ne sais pas, dit-il, je t'aime de tout mon cœur, tu es la vraie femme qu'il me faut. S'il me fallait te quitter, je crois que je ne me consolerais jamais. Réponds-moi franchement, Marguerite. Veux-tu m'épouser, dis ?

— T'épouser ?

Elle devint toute blanche, et regarda Jacques pour voir s'il plaisantait.

— Tu m'épouserais ! demanda-t-elle enfin. A quoi penses-tu ?.. Eh bien ! et ta mère ?

— Oh ! j'ai tout dit à maman. Elle sait ce que tu gagnes par jour avec ton état de brunisseuse. Je lui ai conté ce que tu m'as confié. Elle consent. La pauvre femme ne veut que mon bonheur, tu comprends bien !

— T'épouser ? répétait Margot.

Elle n'osait refuser, briser là, déchirer ce roman, qui lui plaisait. Elle balbutia quelque raison banale : elle ne disait pas non ; certes, être la femme d'un bon garçon comme Jacques, c'était son rêve, mais voilà : il fallait écrire en Bourgogne, avoir le consentement de ses parents à elle, et faire venir de là-bas ses papiers.

— Eh bien ! écris tout de suite et fais-les venir ! Ah ! que je t'aime va ! Et comme nous serons heureux ! Tu verras !

III

Marguerite sortit de là la tête en feu. Le pauvre garçon ! si confiant, si aimant ! Jamais elle n'avait rencontré une affection pareille, et comment s'y prendrait-elle pour le détromper ? Bah ! elle laisserait faire le temps ! Elle verrait. En attendant, elle se jetait à lui avec plus de passion encore et de joie.

Lui, se sachant aimé, attendait patiemment. Mais, vrai, le consentement des parents bourguignons n'arrivait pas vite.

Après ça, ils ne le connaissaient point, lui. Ils prenaient des renseignements peut-être ; ils avaient raison ces gens.

Un soir Jacques Redon alla seul à l'Ambigu pour tuer le temps. On jouait les *Beaux Messieurs du Bois-Doré*. Le graveur voulait voir Bocage. Du haut des galeries, dans un entr'

acte, il aperçoit un grand mouvement dans la salle, "Qu'est-ce que c'est donc ?" Et Jacques se trouve tout juste placé, pour bien voir un homme qu'on salue et qu'on regarde. Assis, l'air fatigué et l'œil doux, ce nouveau venu contemple la scène attentivement, comme s'il rêvait. Il parle quelquefois à des gens décorés qui l'entourent dans son avant-scène, et se penchent alors vers lui, respectueux. Il passe parfois ses doigts sur les bouts de sa moustache d'un blond gris. Puis, regardant au-dessous de lui l'orchestre, le parterre, une fois il prend une énorme lorgnette et la tient un moment fixée sur la baignoire d'avant-scène qui se trouve précisément en face de lui et que Jacques Redon, de là-haut ne voit pas.

Seulement, autour de lui le graveur entend dire :

— Tiens ! il lorgne Margot, qui est en bas ! Et il n'a même pas l'air très content qu'elle soit là !

— Margot ? demanda Jacques.

— Oui, parbleu ! Margot la favorite, à ce qu'en prétend !... Marguerite.

Pendant un entr'acte, Jacques Redon descendit au parterre, voulant voir de plus près l'homme de l'avant-scène qui, l'air triste et las, ne lui faisait pas du tout l'effet qu'il aurait cru, lui, républicain, votant pour Carnot ou Picard — voulant voir aussi peut-être cette Margot dont les bien renseignés parlaient là-haut aux galeries !

Le graveur s'approcha de la baignoire : les écrans sont levés. Il ne distingue personne, mais il entend — et le cœur lui bat dans la poitrine — il entend une voix de femme, riieuse, jeune, très fraîche, ressemble affreusement à la voix de Marguerite, à la voix qui frédonnait, l'autre jour, sur le chemin de Sceaux :

En allant à Robinson,
Tous deux gais comme pinson,
Nous dansâmes !
Nous chantâmes !

— Drôle de chose, tout de même ! Est-ce que c'est possible ? Marguerite !... Mais est-ce que le voisin là-haut n'a pas dit aussi Marguerite !

Et Jacques Redon, avec plus d'âpreté, voulait voir. Derrière les écrans soulevés il n'apercevait rien, ne reconnaissait rien. Alors, il oublia la présence de celui qui était dans la salle et les aventures du vieux marquis et du petit Dario qui se déroulaient sur la scène. Il se planta dans les couloirs et il attendit.

Quand la pièce fut finie, la porte de la bai-

gnoire, par où l'ouvreuse venait d'apporter sur son bras des tas de voiles, de dentelles et de mantelets brodés, s'ouvrit encore brusquement, et, superbe, enveloppée de ses vêtements de satin noir, blonde, pâle, impérieuse, Marguerite parut, oui, oui, Marguerite, la Marguerite de la *Reine Blanche*, la Marguerite du bol de vin chaud, la Marguerite de la petite mansarde de la rue Lepic.

Jacques Redon fit instinctivement un mouvement pour s'élançer vers elle; mais elle l'aperçut sans doute, et, se retournant brusquement, elle prit d'un geste bref le bras d'un grand monsieur à moustaches grises, l'air d'un militaire avec des élégances de chambellan, et, la tête haute, riant toujours, elle passa droite devant l'ouvrier, en lui plantant ses yeux sur les yeux, si franchement, que Jacques se recula d'instinct et s'effaça contre la muraille pour laisser passer cet homme et cette femme, se demandant même maintenant: "Est-ce que c'est elle? Est-ce que je ne me suis pas trompé?"

Allons donc! Je l'ai bien reconnue pourtant! Et sa voix! Et ses cheveux! Et ce regard!... Si, c'est elle! Tout mon sang me le crie, que c'est elle!

Quand il s'élança pour la retrouver, arrivant enfin dans la foule jusqu'au péristyle du théâtre Marguerite n'était plus là! Un coupé l'emportait bien loin, Jacques Redon ne savait où.

IV

C'était bien sur sa propre audace que Marguerite avait compté. En le regardant bien en face, elle était certaine que Jacques hésiterait, ne croirait jamais que la brunisseuse Marguerite et Margot, l'espèce de patricienne de l'Ambigu, fussent la même femme. Elle en aurait du reste dès demain le cœur net. Et, le lendemain, quel qu'un frappa à la porte de Jacques Redon.

Le graveur alla ouvrir. C'était, sous son bonnet blanc d'ouvrier et sa jupe d'indienne, la blonde belle fille qu'il avait appelée sa fiancée.

Il devint un peu pâle, mais il essaya de sourire:

— Ah! c'est toi? dit-il lentement.

— C'est moi!

Elle défaisait les brides de son bonnet et le jetait gaiement sur le bois que Jacques était en train de graver. Elle n'avait jamais été plus jolie, plus riieuse et plus enviable. Jacques prit le bonnet et le garda à la main.

Puis, venant à Margot:

— Regarde-moi, dit-il en lui posant une main sur l'épaule. Est-ce que tu sais, toi qui es une

honnête petite ouvrière, gagnant son pain à passer son agate sur des bijoux que d'autres porteront, oui, est-ce que tu sais. réponds-moi, ce que c'est qu'une fille?

— Une fille?

— Une femme qui ment, qui trompe, qui se vend, une femme qui porte un faux nom et peut être des faux cheveux, qui ruine les uns et qui tue les autres, est-ce que tu sais ce que c'est que ça? Est-ce que tu en connais, toi, de ces femmes-là?

— Moi?... Non... Je ne connais pas... Je...

— Ah! tu ne n'en connais pas? dit le graveur en prenant dans ses doigts cette belle chevelure d'or qu'il aimait à dénouer et en poussant brusquement Marguerite devant un miroir où elle se vit, effarée et pâle, avec le visage livide de Jacques derrière le sien. — Ah! tu n'en connais pas? Tu n'en connais pas? Eh bien! regarde-toi: en voilà une!

Et, douloureux, blessé au cœur, irrité, implacable, la repoussant vers la porte, lui jetant son bonnet blanc sur l'escalier:

— Et maintenant, cria-t-il, va-t'en! Et adieu, tu entends!... Pour toujours!

Marguerite rentra chez elle, bouleversée et navrée. Elle l'avait aimé, ce Jacques! Elle l'aimait encore! Un beau garçon et un crâne garçon! Elle y pensa, sans le revoir, quelques jours encore; — puis, comme un flot succède au flot, les événements se confondirent dans sa vie; le temps emporte tout comme la mer emporte l'épave. Elle croyait avoir fait quelque rêve, un voyage cythéréen dans la banlieue. Pourtant, un beau matin, Margot fut triste. Parmi le tas de lettres aux enveloppes armoriées que lui apportait son courrier, elle trouva une humble lettre de faire part, lithographiée dans une Association de graveurs, passage du Caire, et elle lut:

"Madame veuve Redon a l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur Jacques Redon, son fils, avec Mademoiselle Jeanne Godin.

"Et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui lui sera donnée, le samedi 30 juin, à midi précis en l'église de Belleville."

C'était le 7 juillet que Margot recevait cette lettre, le ci-gît de l'humble idylle de sa vie, Jacques était marié depuis une semaine.

Et, piqué par une épingle au papier de la lettre de faire part, Marguerite trouvait, avec l'annonce du mariage, un vieux bouquet fané, un bouquet de deux sous que Jacques lui avait acheté, un an auparavant, en allant à Robinson, tous deux gais comme des pinsons!

JULES CLARETIE.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU NUMERO
D'AOUT

TEXTE : De la justesse — Benjamin Godard — Orchestres virtuoses — Nos musiciens — La musique d'orgue et les organistes italiens — Réflexions musicales d'un philosophe chinois — Une précieuse relique de Mozart — Un curieux autographe de Berlioz — La première partition de Siegfried Wagner — Au sabre rouge — Les lettres inédites de Beethoven — La musique — Les "Musical Schools" de Londres — Notes et informations — Mlle Victoria Cartier — Rodolphe Plamondon — Rosario Bourdon — Les disparus — Correspondance d'Europe — Correspondance d'Amérique — Canada — De l'effet de la musique sur les animaux — Instruments -- Vieux Instruments — Réhabilitation des cloches.

MUSIQUE : L'Adieu, *Th. Dubois* — Sentier fleuri, *Franz Hitz*.

VIGNETTES : Benjamin Godard — P. J. A. Tremblay — Mlle Victoria Cartier.

ABONNEMENTS :

Un an { Ville..... \$1 15
 { Campagne.... 1 00
En dehors du Canada et
des Etats-Unis..... }1 25
Le numéro..... 0 15

Adresser les abonnements :

Boite Postale 2181, ou, 1676
rue Notre-Dame, Montréal.

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.



Scientific American
Agency for
PATENTS
PATENTS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

Wanted—An Idea

Who can think
of some simple
thing to patent?
Protect your ideas; they may bring you wealth.
Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attor-
neys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer
and list of two hundred inventions wanted.